Jean de La Varende



Marches normandes

Présence de La Varende | MMXII

Cette édition
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

11 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à K et réservés
aux membres du Bureau,

25 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 25
et réservés aux membres donateurs,

70 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 70 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

300 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 300.

EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

N°

LA VARENDE

Marches normandes

PRESENCE DE LA VARENDE
MMXII



Grille d'entrée du domaine d'Achille de la Genevraye

Pointe sèche de Gaston BARRET

Comme une marée qui monte, lisse mais oblique, l'immense plateau d'Ouche exhausse lentement sa nappe vers le Sud, jusqu'au déferlement. Alors, d'un seul coup, il s'écroule dans le Perche en cascades de collines, en remous de gorges et de failles, tout chargé d'eaux fuyantes, d'étangs, de sources vives.

Le château de Tainchebraye borde la route qui délimite les deux contrées. Il y surveille des lointains infinis ; la maison s'est maintenue identique à elle-même comme le paysage, mais, aussi durable que les horizons, demeure le souvenir de l'homme qui l'anima.

Défunt-Nez-de-Cuir ...

LE PERCHE

Le Perche, rebondi, mamelu et pileux, s'étire au sud de la Normandie, une fois passé le maigre pays d'Ouche. Il s'étend plus ou moins sur trois départements, l'Orne, la Sarthe, l'Eure-et-Loir : une longue bande de terre, large au maximum d'une soixantaine de kilomètres. On connaît mal les limites de ses quatre divisions anciennes, comme il arrive souvent pour ces « pays ». Certains empiétements sont cependant injustifiés, injustifiables, tel celui qui lui donne Verneuil, de tout temps capitale de l'Ouche et essentiellement normand, puisqu'il est situé sur la rive gauche de l'Avre. Mais, si la géographie départementale que nous subissons attribue la plus grande part du Perche à la Normandie, les Percherons résistent. Il est certain que Nogent-le-Rotrou, une de leurs grandes villes, n'est point normand. Mais Mortagne ? mais Alençon ?...

Le Perche était jadis l'apanage d'une famille illustre et terrible, les comtes de Bellême, puis d'Alençon, qui furent les Atrides, les Barbe-Bleue normands. Leur origine était bretonne. Yvon, l'ancêtre, avait contribué à retirer notre duc Richard Ier des mains dangereuses de Louis d'Outremer. Mais il confirma le dicton : « A bon Breton, mauvais Normand ! »
Ces gens, d'une intelligence pénétrante, ont été les grands bâtisseurs des Xe et XIe siècles. Ils fortifièrent trente-cinq châteaux en lisière de Normandie et, s'ils ne s'étaient pas entretués, ils eussent tout conquis. Leur dernière héritière épousa un Montgomery et fut célèbre par la virtuosité de ses empoisonnements. Hughes de Saugey lui coupa la tête comme à une vipère, mais Mabile de Bellême a laissé un très vif souvenir. Enfin, Guillaume le Bâtard réussit à placer sous sa juridiction ce solage magnifique, si l'annexion *n'est pas encore admise après huit cent quatre-vingt-dix-huit ans !*... La contrée était

d'une valeur exceptionnelle ; ses collines se défendaient aisément, formaient une muraille solide devant les comtes d'Anjou et du Maine, contre le *Faucon Noir* ou l'*Eveille-Chiens* ; et puis, surtout, elle allait permettre au conquérant ses conquêtes, parce que le Perche, c'est et c'était une écurie et un haras ; que le Perche, ce sont des chevaux.

Le pays est facilement grandiose. Au printemps, on ne peut trouver rien de plus beau que la route d'Alençon à Verneuil ; à l'automne, rien de plus hautain que celle de Mortagne vers Le Mans. Le Perche est mouvementé, traversé de franches collines qui donnent au cheminement le pittoresque et l'intérêt des vues à grande distance. Les routes s'y étalent, et, pour les tracer, les voyers n'y allèrent pas de main morte. Les terres que l'on traverse sur ses voies triomphales sont d'une superbe gravité. Moins riantes que le Bocage dans son intimité, mais moins mélancoliques que le pays d'Ouche, elles conservent l'abondance et l'élan normands. Les arbres y atteignent

une altitude saisissante, et les forêts y prennent une grandeur, une noirceur de bois consacrés. Les villes, la plupart du temps, couronnent les hauteurs, en souvenir de leurs anciennes fonctions défensives. Elles sont spacieuses et attachantes ; riches, mais respectueuses des belles choses que le passé leur légua. Et elles ont moins souffert que les nôtres ; on peut encore s'y retrouver.

Mortagne est toute délicieuse et garde de pures traces de sa suprématie millénaire. Dans une lumière étrange, elle exhausse ses hôtels et ses églises ; après les tunnels des forêts, elle scintille, dominant de très haut ses étangs clairs et ses prés charnus. C'était la capitale du Perche, et, malgré ses 4 000 habitants, elle fait encore figure de grande ville. Elle possède, comme un bijou, une ferronnière, un rien de jardin public qui devait être aussi célèbre que ces paysages recherchés, rendus illustres par les voyageurs. On peut y voir une des seules vraies statues équestres qui soient : un cheval de bronze vert, enfin sans cavalier, grandeur

naturelle, et qui se profile sur les herbages où galopent ses congénères vivants ; un cheval statufié uniquement pour lui et non pour l'homme et qui est dû au génie de Frémiet, dans son ardeur et sa puérilité ravie. Je ne connais que Mortagne d'assez riche et équine pour s'être payé cela. C'est dans ce petit jardin succulent qu'en une heure de sympathie universelle j'ai armaturé tout le *Centaure de Dieu*, devant le Cheval et les chevaux.

Non loin de Mortagne gît la Trappe, appuyée contre la forêt du Perche, la Grande-Trappe de M. de Rancé, inoubliable, au bord de ses étangs. Tout orgueil humain s'y évanouit, tandis que de l'autre côté, avec la petite ville de Bellême, s'exalte l'esprit de violence et de lutte poussé jusqu'aux limites de l'être. Bellême n'est plus qu'un gros bourg, mais qui ressue encore la frénésie de ses autocrates. L'aire des rapaces, où chaque pas se heurte à des ruines grandioses.

C'est de là que fondirent les comtes de Bellême pour annexer Alençon, dont ils

allaient faire une ville telle qu'elle sera un jour réservée aux Fils de France et à leurs apanages. Alençon appartient au plat pays, mais s'éclaire, elle aussi, de ses larges espaces et de ses belles constructions. Elle réunit ses hôtels autour de Notre-Dame, ornée de ce porche à trois faces si fameux qu'on en fit encore un dicton :

L'église est faite de telle sorte
Que pour mettre le bon Dieu
Au plus bel endroit du lieu
Il faudrait le mettre à la porte...

On y trouvait, jadis, un des jardins les plus renommés de France. Le parc d'Alençon était légendaire, une sorte de forêt truquée et préparée pour l'étonnement et l'admiration. Les ducs d'Alençon avaient mis leur point d'honneur et leur plaisir à multiplier ses parterres et ses antres, ses charmilles et ses eaux. Il a été chanté par notre Casanova, le fameux Blessebois, l'ami des Elzévir et des truands, notre Villon de Normandie, tiraillé entre l'amour

et le crime, les grâces et la gravelure, qui rama sur les galères du roi avec le bonnet rouge et mourut on ne sait où.

Sa mère possédait — à Verneuil, c'est vrai — une manufacture des « Poincts de fil de France », mais qui acquirent toute leur célébrité dans le Perche. Le *point d'Alençon* fut réservé aux parures des reines. La mode en revient, on l'y cisèle toujours, car c'est une sorte d'orfèvrerie, et puisse une vie moins brutale permettre à nos femmes d'en arborer encore les magnificences fragiles ! En Alençon naquit la sainte aux roses, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Terminons par le Perche oriental, le Perche-Gouet, et avec la gracieuse ville de Nogent, à qui le comte Rotrou donna son nom. Et son donjon, dont les ruines la surélèvent. Quel contraste d'opposer à ces furieux partisans le seigneur le plus sage de l'Ancien Régime qui y dort son dernier somme, ou, du moins, voulait l'y dormir, car, en 1793, ce sommeil fut rudement troublé. Sully, contre Notre-Dame, dans une étroite chapelle funéraire,

prie Dieu à genoux, près de sa femme, qui, elle non plus, ne dut pas être bien commode. Le célèbre chauve est mort à Villebon, un de ses sept châteaux, puisque le rude argentier, s'il servit bien le roi, ne se desservit point. Peut-être a-t-il trouvé dans le Perche son fameux slogan : « Pâturage et labourage sont… » En tout cas, à Nogent, il ne ressemble pas le moins du monde au Rosny que défigura le billet de cent sous. C'est ce biffeton-là qu'on aurait dû mettre à l'ombre.

Je rentre de cette courte promenade, retraversant le Perche, abondant, sévère et riche, qui laisse à celui qui le franchit un souvenir de majesté et d'opulence, comme beaucoup de fier amour à ceux qui purent y vivre. Et je n'ai point dit ses forêts, ses étangs, ses châteaux, ses haras, ses maisons équestres, palatiales, sa race d'hommes et de chevaux, athlétique et douce, sa large splendeur faite d'éléments splendides. Voilà une des plus nobles contrées françaises ! Pour elle, mon

dithyrambe eût été sans fin, parce que, tout normands que nous soyons devenus depuis pas mal de siècles, ma famille en est sortie ; nous y vénérons une petite ville qui porte encore notre nom patronymique. Qu'on excuse ma louange en faveur de la belle province percheronne : je parlais de grand-maman.



L'ORNE

Le territoire de l'Orne est d'attache normande relativement récente. L'annexion du diocèse de Sées ne fut réalisée qu'en 923, et sa partie d'extrême sud n'appartint à la Normandie qu'avec le découpage départemental, avec le Perche qui gardait une nationalité opiniâtre. Et cependant nous entrons dans un de nos départements les plus typiques, les plus superbement provinciaux. Perche et Passais forment la partie pittoresque de la Normandie avec leurs collines, leurs rivières, leurs forêts. La variété de la Normandie surprend toujours, quoique notre apostolat ait déjà tant fait et proclamé son extraordinaire et riche diversité. Disons que l'Orne nous étonne nous-même.

L'Orne resplendit de nos vues les plus vastes et les plus colorées. Son orographie, loin d'être sourcilleuse ou hâve, regorge de vert et d'azur. N'est-ce pas le

« département bleu » ? Tout y respire l'abondance ; les champs et les forêts voisinent sans se nuire. D'elle, jaillit un magnifique éventail de rivières ; l'Orne, bien entendu, mais aussi la Dives, la Vie, la Touques, ma Charentonne mystique et notre Risle souterraine, qui s'éploient vers le nord ; et, au sud, la Mayenne, près de la singulière Butte-Chaumont, ce Fuji-Yama normand ; et la Sarthe, près de Bellême. Rivières gracieuses, toujours au plein, mercurielles ou argentines. Vous pourrez gravir la forêt d'Ecouves, qui reste une des plus vastes et des plus sauvages de France avec ses grands rouvres, et sa Croix de Médavy que le promeneur n'oubliera jamais. Il semble d'ailleurs que les forêts de l'Orne aient été préservées et suivies, nulle part ailleurs une telle abondance de haute futaie. Les arbres du Perche paraissent anormaux dans leur hauteur, et ceci, avec la vue des collines, donne à la contrée une insigne noblesse.

D'ailleurs, ses villes et ses châteaux décorent richement cette terre de

prédilection. Alençon, sa capitale, a grand air dans sa luminosité, son aération, ses vieux hôtels et son formidable château. Alençon semble la plaque tournante de l'Ouest. On y va vers Paris, vers la Bretagne, vers le Maine et vers l'opime Calvados. Rien de plus aristocratique qu'Argentan, au centre de sa plaine ronde comme un « umbo » sur un bouclier. Et quels souvenirs de joie :

Qui prend Argentan
Y prend son bon temps !

Mortagne, Sées, Domfront, Bellême, sont des villes d'art, qu'on découvre peu à peu et dont on ne se lassera pas, car on n'y a jamais tout vu. Nous constatons d'ailleurs la croissance de leur renommée touristique. Aujourd'hui, qui ne connaît Mortagne, son jardin public et son hôpital, quand il y a trente ans...
Personnellement, nous avons pour l'Orne et le Perche des sentiments filiaux ; c'est notre berceau, et nous avons donné notre nom à Rémalard (« Regis Malartium »).

Pourtant, ce n'est pas la parenté qui agit ni qui parle quand nous nous élançons parmi cette nature grandiose et mesurée à la fois. Pouvons-nous dire que nous préférons, à la Suisse helvète, la Suisse normande et le cours de l'Orne ?
L'Orne est moins meublée que le Calvados, mais en avait moins besoin, par la grâce et la richesse de sa nature congénitale. Cependant, elle apporte à la province un patrimoine exceptionnel ; églises, châteaux, y sont de premier ordre. Sées, sa cathédrale avec son chœur et son transept d'une telle allure, d'un tel jet, est presque sans rivale. Remarquez l'autel double de Sées, somptueux comme un bijou de corsage et ciselé comme lui. En Alençon, dont la dentelle est une sculpture de lin et garnissait les manchettes de nos rois, Notre-Dame, avec son portail incomparable à la triple face, son buffet d'orgues, ses vitraux, est digne de la cité et de son hôtel de ville. Saint-Germain et Saint-Martin d'Argentan ne se peuvent omettre. A quoi il faut ajouter une

émouvante prolifération de petites églises, toutes caractéristiques, toutes choyées, qui sont la grâce de la promenade, du vagabondage touristique et sa trouvaille : les vingt-huit clochers qui émergent de la Lande du Goult, où, si je ne craignais de trop embêter mes enfants, j'aurais voulu faire enterrer mon cœur.

Avec Carrouges, l'Orne possède une de nos plus anciennes et plus puissantes demeures, où régna cette race magnifique des comtes Le Veneur de Carrouges et de Tillières, dont le cardinal, le Grand Aumônier de France, abbé du Mont-Saint-Michel. Le beau Sassy ducal, qui, devant sa façade, étend un tapis de la Savonnerie large de 500 mètres carrés. Le château d'O, précieux et guilloché, reciselé sur toutes les coutures et que la France entière connaît. A côté, Médavy, qui, malgré son démantèlement, garde fière mine : la demeure des trois maréchaux de Grancey de Médavy, dont l'héritier direct, le général de Grancey, de retour au pays, s'est réinstallé dans le

beau château de La Motte-Fouquet, près de La Ferté-Macé. Rappelons le Pin – ce Versailles de chevaux —, le haras le plus monumental qu'on ait jamais réalisé, dont Nez-de-Cuir s'occupa si activement dès la Restauration : Nez-de-Cuir, conseiller général de l'Orne, élu par 97 % des voix, vous m'entendez bien, et à une époque où ces dames n'avaient encore rien à dire... Bagnoles avec son lac élyséen ; Couterne, insolite et couleur de géranium ; Rânes, où la Fée d'Argouges apparaissait et où tinrent les Broglie-Revel.

Le Moyen-âge a laissé de très nobles vestiges. Domfront était légendaire en France pour sa force et sa beauté. On ne voulut pas le croire quand le maréchal de Matignon le reprit sur Montgomery, le meurtrier de Henri II. Domfront était ceinturé, mieux, couronné, de vingt-quatre tours dont près de douze subsistent encore et jalonnent ce beau lieu dont la vue est sans pareille. De son donjon, vingt lieues de pays, et d'une fastueuse opulence. En face, le fameux

mont Margantin, le Valpurgis de Normandie, où tous les sorciers du pays venaient s'ébattre au solstice d'été. Pas bien loin, la surprenante tour qu'on nomme le phare de Bonvouloir, un minaret jailli du sol, dont on ignore encore la destination. La Saucerie, avec sa poterne et ses hourds, que les Doynel du nom possèdent depuis cinq cents ans. Quelles routes, d'ailleurs, pour rejoindre ces belles demeures ou ces ruines étonnantes ! Celle qui relie le Merlerault à Argentan semble une avenue résidentielle.

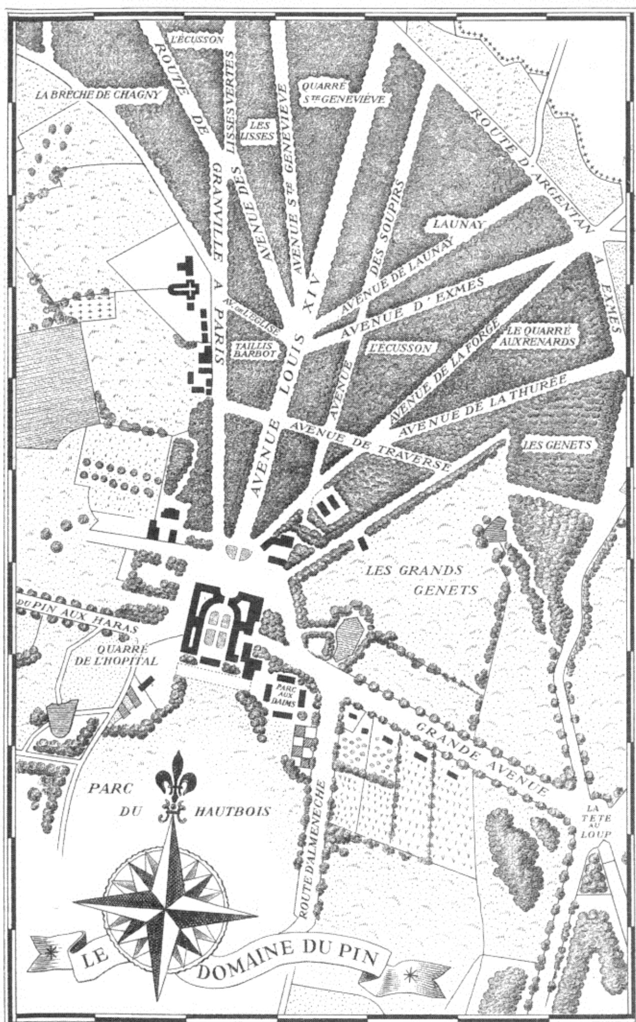
Répétons avec joie que les municipalités de l'Orne s'honorent d'une attention extrême à leurs fiefs et sont animées du meilleur esprit d'art. Flers, entre autres, fit d'extraordinaires sacrifices pour sauver l'incomparable ensemble de son château, du parc et de l'étang. Laigle, d'un coup de baguette, a rendu la vie à une demeure ruineuse, lépreuse, qui s'est révélée une des créations les plus originales de Mansard. L'Orne serait sans doute un de nos départements les

plus conservateurs dans le bon sens du terme ; disons, si vous y tenez, parmi les moins iconoclastes, et l'on croirait que les dévastations ont soudain révélé aux édiles le sens de leur héritage.

Il ne faut pas oublier le rôle de l'Orne dans le peuplement du Canada. Tourouvre est sans doute la bourgade qui apporta le plus d'émigrés à la Nouvelle-France. Mgr de Laval-Montmorency, Normand de naissance, premier évêque de Québec, et dont le Canada fera bientôt son saint national, préférait à tous ces colons industrieux et calmes venus du Perche. Il recommandait aux intendants royaux de faciliter leur passage. D'ailleurs, déjà cette région était renommée pour son activité et même son industrie. Le nombre de verreries anciennes y était considérable, certaines existaient déjà en Neustrie, même sous la romanité. Justement, auprès de Tourouvre, on a pavé la route avec des « fonds de pots », et l'on y peut découvrir, comme à Rennes après l'incendie trop célèbre, des sortes de

pierres précieuses dans le macadam des routes.
La rivière de l'Orne est faite pour le canoë. Plusieurs de nos amis s'y sont risqués et en sont revenus enthousiastes. Certains même, comme Hubert de Brye, en rapportèrent de précieux albums qui contribuent à notre gloire. Enfin, faut-il terminer par le principal éloge du lieu, par celui de l'habitant. Personne ne niera qu'on trouve ici une race attentive et fine, aimable et de grande ouverture une fois que sa petite timidité est dissoute. On peut y voir un adoucissement des audaces normandes, de nos hauteurs, de notre orgueil commercial. Le « département bleu » pour toute la Normandie est un terroir familial.




L'ÉCUSSON
ROUTE DE GRANVILLE A PARIS
LA BRECHE DE CHAGNY
AVENUE DES LISSES VERTES
LES LISSES
QUARRÉ Ste GENEVIÈVE
AVENUE Ste GENEVIÈVE
AVENUE LOUIS XIV
DES SOUPIRS
ROUTE D'ARGENTAN A EXMES
LAUNAY
AVENUE DE LAUNAY
AVENUE D'EXMES
AV. DE L'ÉGLISE
TAILLIS BARBOT
L'ÉCUSSON
AVENUE DE LA FORGE
LE QUARRÉ AUX RENARDS
AVENUE
AVENUE DE LA THURÉE
AVENUE DE TRAVERSE
LES GENETS
LES GRANDS GENETS
DU PIN AUX HARAS
QUARRÉ DE L'HOPITAL
PARC AUX DAIMS
GRANDE AVENUE
PARC DU HAUTBOIS
ROUTE D'ALMENECHE
LA TETE AU LOUP
LE DOMAINE DU PIN

VERSAILLES DE CHEVAUX

Le Versailles de chevaux, le Pin, n'a pas souffert et s'érige encore au bout de l'avenue Louis-XIV ; dès qu'on pénètre sur les 1.200 hectares du domaine, l'esprit est prévenu : une vastitude apparaît, matérielle, et une sorte de grandeur, bizarrement immatérielle, mais certaine. A coup sûr, les étendues d'herbe immenses sollicitent et surprennent le regard après les haies du pays d'Ouche, mais il y a autre chose ; des avenues rectilignes et directes, un sens de l'espace asservi, de la distance mise au service du prestige de l'homme et à celui de son serviteur insigne, le cheval. Comme une statue est équestre, le Pin est un domaine cavalier.

Il naquit d'une nécessité fort simple et, si j'ose dire, grossière, celle d'éviter au Trésor français les sorties de capitaux pour remonter notre cavalerie, dont les exploits furent d'autant plus coûteux qu'ils

étaient héroïques. Puis l'art s'y introduisit, et le haras devint une école délicate de perfectionnement. Aujourd'hui, le Pin est une des dépendances de Saumur et partage la gloire de cette Mecque des hommes de cheval, de laquelle, depuis les Pampas jusqu'au Pamir, tous les centaures vénèrent le nom. C'est une des institutions héritées de Colbert, un legs de sa haute administration.

Un château (1716), au centre, et, l'encadrant, des écuries magnifiques, en gril, ajoutant les cours aux dégagements. Les écuries sont mieux conservées que la demeure, dont les lignes nobles ont été abîmées par de mornes restaurations, mais l'ensemble reste d'une émouvante majesté et impose sa superbe même aux indifférents.

Au château s'adjoignent les « succursales », pavillons d'isolement destinés à des services spéciaux ; entre elles, une des plus remarquables, le Vieux-Pin, où, comme dans une chartreuse, les pur sang de course ont non seulement leur box, mais encore leur paddock individuel.

L'esprit qui règne au Pin vaudrait à lui seul que l'on s'attachât au domaine, qu'on préservât l'institution. Ici se retrouve le loyalisme des gens de métier ; je ne parle pas des officiers qui en assurent la maintenue et se contentent d'être fervents, mais, au Pin, il n'est pas un petit palefrenier (le mot vient de « palefroi »...) qui ne soit un fanatique.
Le haras poursuit un double but : améliorer la race des chevaux de travail et parfaire le pur sang de concours. De tout temps on y réunit les plus illustres cavaliers et les plus nobles conquêtes équestres : le prince de Lambesc et le vicomte d'Abzac, dont la renommée s'étendit sur l'Europe entière. On conserve le squelette du fameux Perth, qui garde encore sa sculpture admirable. On y cacha, durant la Terreur, les étalons. Les chevaux de Marie-Antoinette émigrèrent sans aller bien loin.
Son effectif se compose aujourd'hui de : 12 pur sang anglais, 24 trotteurs français, 19 normands type selle, 33 cobs normands, 1 trait augeron, 126 trait

percherons. Quand les deux cents jours de tournée sont révolus, c'est un spectacle sans pareil et presque fantasmagorique que de laisser planer le regard sur ces lignes de chevaux, ces échines puissantes, ces croupes vastes, au-dessus de cet ordre méticuleux, sur cette présentation où il semble même que les robes aient été rapprochées pour le plaisir de l'œil.

Des directives très modernes s'y unissent à la tradition. Dans la sellerie, lieu consacré, on voit la selle du vicomte d'Abzac, aux passementeries amarante et qui pèse 5 kilos, mais, à côté, celle de Georges du Breil, une feuille de cuir de 1.800 grammes, sur laquelle ce héros du turf, ce saint du steeple, gagna ses trois cents victoires, sans une défaite. L'hippodrome, que tracèrent le comte d'Aure et mon grand-oncle Nez-de-Cuir, est un admirable champ d'essai et réunit, avec les célèbres courses du Pin, l'affluence la plus qualifiée. Parmi les pays qui envoient des stagiaires à l'Ecole du Pin : l'Angleterre, la Belgique, les

États-Unis, la Lituanie, la Norvège, la Roumanie, la Suède. Jusqu'à la Turquie ! Faire de bons et de beaux chevaux ; des gens spécialisés dans leur fabrication, qu'ils soient directeurs ou stud-grooms.
La Jumenterie de Pompadour aide puissamment à l'effort soutenu par le Pin dans la création du cheval de course. Elle provient d'un premier haras fondé par la marquise, avec trois juments barbes, sept juments danoises, un étalon turc et un étalon barbe. Pompadour demeure le laboratoire français de l'anglo-arabe. L'expérience y est si grande et les soins tellement attentifs que la fécondité de ses pensionnaires n'a été jusqu'ici atteinte par aucun centre d'élevage ; elle va de 70 à 83 %, quand les meilleurs éleveurs ne dépassent pas 60 %. Les exercices s'y développent sur un hippodrome qui possède, comme toile de fond, les courtines et les tours à mâchicoulis du vieux château utilisé à plein. Elle assure des produits de qualité ; en 1937, nous avions exporté près de 450 chevaux de sang, destinés aux grandes écuries

étrangères ; en valeur présente, plus d'un milliard. Le même esprit qui a permis la réalisation du cheval de culture dans sa nécessité essentielle s'emploie pour la création du crack et triomphe encore.

Il y a 21 dépôts d'étalons en France, avec 700 stations de remonte, et l'effort immense, tenace qui fut soutenu pendant deux cent trente ans finit par porter ses fruits. De plus eu plus, l'éleveur s'éloigne des étalons « de raccroc », de ces chevaux que des courtiers marrons ou des propriétaires insuffisants promènent dans les campagnes. Sur 371.000 juments et ânesses déclarées, 140.000 sont servies par les étalons de l'État, dans des conditions de prix telles que la saillie reste accessible au plus humble. Cette proportion correspond au nombre des reproducteurs de l'administration par rapport à l'effectif équestre total. Pour les petits éleveurs de pur sang, l'étalon de l'État est irremplaçable et les centres restreints se multiplient toujours.

La partie est gagnée. De plus en plus, le cheval de culture s'étoffe et, de plus en

plus, le cheval de compétition s'allonge. De l'excellence des haras, la preuve est faite. Mais, il en est ici comme pour la marine, le temps, la suite, la patience sont des éléments essentiellement nécessaires. Qu'on prenne garde de ne pas fausser l'instrument admirable !

Première phrase de *Nez-de-Cuir*, 1935

Le Perche, *Plaisir de France*, mai 1948

L'Orne, *Richesses de France, revue du tourisme, de l'économie et des arts*, 1er trimestre 1958

Versailles de chevaux, Plaisir de France, novembre 1948

Cul-de-lampe, *Maïté Geiger*

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
4 ter, avenue de la Forêt Normande
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 18 mai 2012.